

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE PRESENTE A
L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ETUDES LITTERAIRES

PAR
MARIE ST-ARNAUD

LA PECHEUSE DE LUMIERE

AVRIL 1991

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RESUME

Ce mémoire est le fruit d'une démarche au cours de laquelle j'ai pu explorer le monde de la création et ses avenues parfois déroutantes et le plus souvent imprévues par la conscience.

Au cours de ce cheminement, j'ai abordé en premier lieu la poésie et découvert un réseau d'images qui m'était propre. Sensibilisée à l'unité poétique, j'ai tenté d'exprimer, avec les mots, le rythme et les sonorités qui rendaient justice à mon univers onirique.

Puis est apparue la prose, et l'expérience de la poésie agit comme support à cette nouvelle façon d'écrire. Je retrouvais dans mes récits les mêmes thèmes, les mêmes images qu'à travers mes poèmes. J'étais fascinée.

Je me penchai alors sur les études menées par Carl-G. Jung, Gaston Bachelard et Gilbert Durand, afin d'avoir en main les outils nécessaires pour explorer, dans mon monde intérieur, les sources de mon écriture. Je décelai rapidement la présence d'un personnage qui hantait mes écrits et que j'eus le goût de

connaître un peu plus. Je partis donc à sa poursuite dans un monde ténébreux, celui qui se cache derrière une oeuvre, qui la soutient et la justifie.

Ce mémoire contient donc en première partie un ensemble de textes, en poésie et en prose, présentés en ordre chronologique. Cette création personnelle est suivie d'une réflexion théorique tentant de dépeindre, guidée par Jung, Bachelard et Durand, le paysage onirique qui lui est sous-jacent.

REMERCIEMENTS

MERCI à monsieur Pierre Chatillon qui m'a plus qu'habilement guidée dans mon aventure littéraire; il a su diriger mon travail de façon à ce qu'avant tout il serve à ma progression sur les sentiers souvent déroutants de la création.

MERCI à Pierre-Léon, mon compagnon, pour avoir cru en mon projet et m'avoir épaulée à chaque étape de sa réalisation.

A Emmanuelle, à Emilie, à Sarah, pour m'avoir permis de puiser dans la banque pourtant si précieuse du temps consacré à leur enfance... MERCI.

AVERTISSEMENT

Ce mémoire de création contient, en poésie et en prose, un ensemble de textes présentés dans l'ordre de leur venue au monde. Que le lecteur, en les abordant, ne s'offusque pas du manque apparent de lien entre chacun d'eux, mais veuille plutôt les découvrir un à un.

TABLE DES MATIERES

	Page
RESUME.	i
REMERCIEMENTS	iii
AVERTISSEMENT.	iv
TABLE DES MATIERES.	v
<u>LA PECHEUSE DE LUMIERE.</u>	1
INTRODUCTION A LA REFLEXION THEORIQUE.	65
REFLEXION THEORIQUE.	72
CONCLUSION	95
BIBLIOGRAPHIE.	97

LA PECHEUSE DE LUMIERE

Dans la furie de tes sabots endiablés
coulent tes flancs de lumière
et vole ta sauvage crinière
Ta passion te donnerait des ailes
cheval de feu
et je m'accrocherais à toi
comme à un rêve fou

POETES

D'avoir erré longtemps
en de vastes pays perdus
pauvre aveugle égarée

mon insatiable regard
n'en finit plus de s'enivrer
à vos troubantes fontaines

et mes yeux fous
mordant à la chair de vos mots
refusent le sommeil

Me voici ensorcelée

et mes pas
derrière les vôtres
trouvent leur inéluctable écho

VIOLONISTE

Quand tes doigts magiciens
sous l'ondoiement de ton violon
coulent leurs pas de danse

étranger

dans ma nuit pourtant muette
j'entends l'écho de ma voix

Joue encore un peu

ami

et que ma raison sidérée
ferme enfin les yeux

J'entends en moi la mer qui m'agite
et mes yeux se noient dans son miroir
comme deux gouttes d'immensité

J'ai vécu deux fois
et la mémoire de mes ailes repliées
me plonge en un brasier cruel

ENVOL

Briser mes liens
déployer ma puissance
et de son envergure inonder le ciel
d'un mouvement embrasser la lumière
et baigner dans l'onde bleue de ma liberté

NOËL
fragile
éclat
d'une boule
de
l'éphémère
d'
chatoiement
accrochée à l'effeuille

HIVER

Sur une île blanche
se lamenté
une aile blessée

Mon cœur est en étau
n'y touche plus

Les pavés de mon cœur
résonnent
sous l'ondée des souvenirs

et dans cette rue sans nom
aux longs frissons
gravés
sur les pierres nues
l'écho de nos pas perdus
me blesse l'oreille

VIOLON

Quand ton oeil
amoureusement
sillonne
sa courbe blonde

quand sa tête
douce volute
s'offre à tes mains nues

quand ton geste d'amant
enroule
à ses chevilles
tes plus beaux fils d'argent

c'est ton âme
luthier
qu'à chaque fois
tu glisses
dans son ventre rond

et moi je me ferais violon

L'OISEAU DE FEU

Je l'ai vu ce matin
l'or coulant du levant
glissait sur ses plumes
et son corps dans l'aube bleue
traçait un chemin de feu

son cri m'appelait
et j'ai suivi sa lumière

PENDULE

Rouages du temps

dans sa cage
mon coeur
pendu
oscille

REGIME CARCERAL

Un rayon de lune éclairait le cadre de bois: à la fenêtre de sa chambre, Antoine enfonçait dans la nuit les vrilles de ses yeux. Il tâta du pied ses bagages solidement bouclés, persuadé qu'il n'aurait pas trouvé l'audace de partir en plein jour. S'exposer à de longues remontrances, se laisser piéger par les étreintes mielleuses de sa mère, et surtout sentir la logique froide et immuable de son père lui entrer dans la peau comme une lame bien effilée, non, il ne le pouvait plus.

Cette famille, pourtant si bien vue, était devenue un champ de tir où une jeune chair blessée ne cherchait qu'à se protéger. Filer sans plus attendre! Fuir à tout prix ce terrain miné! Saisissant son baluchon, Antoine quitta le reflet rassurant de la lune et plongea dans l'obscurité de sa chambre. Dans le silence lourd, il entendait son coeur comme le martellement des pas qui s'en vont au combat. Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit d'un geste lent. Devant lui, braqué dans la nuit comme une sentinelle, son père l'attendait.

Une douleur insoutenable s'empara de l'adolescent: son visage se crispa, il s'empoigna la tête à deux mains. Son long

corps se replia sur lui-même, se recroquevilla sur le plancher, hurlant d'un cri muet. Sur les murs, des barreaux partout se dressèrent, la lune filtrait son passage à travers un grillage épais. A la porte, le geôlier bâilla, satisfait.

BLANC

A une époque noire de mon existence, le tumulte du quotidien ne m'accordant aucun sursis, je pris la liberté d'aller me reposer, fin seule, dans un petit chalet au cœur des Laurentides.

Avant son départ, l'été patiemment tricotait quelques vêtements aux teintes vives, dont les arbres déjà se paraient avec orgueil. La forêt jour après jour se pavait en ses nouveaux atours. Je déambulais sur les chemins obscurs de ma vie: ces éclats ne m'atteignaient qu'à demi. A ce gala je préférais le torrent dévalant la colline, et tout en bas le grand lac sombre et lisse avalant sans sourciller ces flots agités.

Au bord du lac, s'élevait, comme une main, une talle de cinq bouleaux. Cinq longs doigts blancs, se penchant sur ma nuit, dessinaient des traits rassurants. Cette paume, s'ouvrant, m'appelait, m'offrait sa large protection. Ce refuge m'envoûtait: chaque promenade, chaque flânerie m'y ramenaient inéluctablement. Combien j'aurais voulu m'y glisser doucement, poser là mes quarante ans, étreindre de mes bras ces grands

muscles blancs.

Je m'approchai sans bruit. Cette main me souleva, me prit entre ses doigts. Je me blottis dans son creux apaisant; de mes yeux clos roulaient des larmes sans fin. Le lac respirait d'un mouvement profond et régulier; la chute, à deux pas, y lâchait son tourment.

L'OISEAU

J'accompagnais ma fille à une fête scolaire où les parents étaient invités. La grande salle fourmillaient d'enfants costumés et d'adultes leur jetant un œil amusé.

Mon attention se fixa dans un coin sur une femme seule, debout, les yeux hagards. Je la reconnus sans hésiter: plus d'un an auparavant, on avait appris la disparition de sa fillette de six ans. Pendant des semaines le corps policier, aidé de groupes de bonnes gens, avait tout mis en oeuvre pour la retrouver. Puis, peu à peu, les recherches s'avérant vaines, le quotidien avait repris son cours normal; et dans l'esprit de tous, comme un oiseau oublié, la petite s'était envolée. Même si la tragédie m'avait bouleversée, je m'étonne encore en songeant que ma mémoire avait plus ou moins réussi à la dissiper.

Mais voici qu'à nouveau surgissait le passé. Et de ce drame naquit en moi la vérité.

Dans cette atmosphère de mascarade me vint d'abord un pressentiment: cette enfant était vivante et, mieux encore,

elle se trouvait tout près de nous.

J'eus beau arpenter les couloirs, observer dans le détail le déguisement de chacun, passer d'un visage à l'autre en scrutant au-delà du masque ou du maquillage: rien. Et pourtant, dans mon esprit, s'installait une réalité indiscutable: la fillette vivait. Je n'arrivais plus à me rappeler son prénom, ni clairement son visage, mais j'étais certaine de pouvoir la reconnaître; comme un oiseau blessé cette enfant m'habitait, et j'étais assurée de trouver ici quelqu'indice me permettant de la retrouver. Mais je n'eus point le temps de poursuivre ma pensée: une vague de diablotins déferla sur moi et je fus d'un élan transportée dans la cour.

Novembre déjà faisait mine d'arriver. Je sentais que les jours de la gamine étaient comptés. Un jeune dieu masqué vint tournoyer autour de moi. Tout en s'approchant il me glissa à l'oreille que la petite était enfermée dans une vieille tour bien connue, de l'autre côté de la ville. Je ne perdis aucun instant. Je ne me souvenais ni du nom de la tour ni de son emplacement. Ai-je demandé mon chemin ou mes pas se sont-ils guidés l'un sur l'autre? Je ne saurais vraiment le dire. Je sais toutefois que j'y arrivai prestement.

Devant un ancien édifice de pierres, une haute structure de bois perchée sur quatre longues pattes contenait, à plus de

deux mètres, une cage dont la porte était grande ouverte. Je saisissis, appuyée au bâtiment, une échelle à laquelle il ne restait que le barreau du bas. Je l'installai avec précaution et, me hissant tant bien que mal, j'aperçus sa tête brune posée là dans l'ouverture.

L'endroit était désert mais quelqu'un pouvait surgir à tout moment. Je me hâtai, m'adressai à la pauvrette qui me répondit en balbutiant. Je lui tendis les bras; elle s'avança péniblement. J'agrippai de mon mieux l'oisillon effarouché et parvins à le tirer du nid. Je pris soin de descendre en même temps la seule couverture qui semblait l'abriter, et, l'em-maillotant de mon mieux, je me sauvai les bras pleins.

Je courus longtemps. Je croisai sur mon chemin un cortège de religieuses: sans porter attention à mon précieux butin, elles défilaient en marmonnant leurs pieuses incantations. Je laissai passer cette curieuse procession; puis, sentant le danger écarté, je pris le temps d'examiner mon fardeau: les ailes brisées, cet oiseau avait mes yeux, mon visage, et me souriait faiblement.

LE MONTE-AU-CIEL

Avez-vous jamais vu un monte-au-ciel?

Vous ne savez pas ce que c'est? Personnellement je croyais le savoir, jusqu'à l'été dernier... une fin de journée.

La plus jeune de mes filles avait l'habitude de s'exclamer, quand un arc-en-ciel apparaissait derrière la maison: "Maman, regarde, un monte-au-ciel!" Je souriais au charme de cette expression, puis, m'approchant, je reprenais doucement: "Tu as raison, Sarah, c'est un arc-en-ciel", jusqu'au jour où je sentis dans sa voix une insistance particulière; j'avais beau regarder, manifester pour la chose un grand intérêt, elle répétait avec enthousiasme: "Le monte-au-ciel! Regarde, le monte-au-ciel!"

Je m'accroupis pour être à sa hauteur, fixai de mon mieux l'endroit précis qu'elle me pointait du doigt... et je l'aperçus, droit devant moi: accroché à l'arc-en-ciel comme à un escabeau, un tout petit personnage montait vers le ciel. Vêtu aux couleurs du prisme, on le distinguait d'abord avec difficulté; mais une fois qu'on l'avait bien dans les yeux, cet

acrobate nous en mettait plein la vue. Il escaladait avec une légèreté et une rapidité prodigieuses. Une force inouïe émanait de ce petit être de rien du tout.

Au début je crus rêver. Puis, examinant le visage ébahi de ma fille, je compris que cet elfe existait. Tandis qu'il poursuivait son ascension, la pluie lentement réduisait son débit. A l'abri sur la galerie de la maison, notre admiration ne tarissait pas. Nous attendions avec beaucoup d'intérêt le moment où, touchant le sommet de cette élévation, notre ami redescendrait par l'autre versant. Il atteignit enfin cette cime. Subitement la pluie cessa. Sans prévenir, l'arc-en-ciel s'effaça et le petit homme disparut avec lui. Le regard de Sarah se pétrifia; puis je le vis se crisper et brusquement éclater en sanglots. Je pris mon enfant dans mes bras, la rassurai de mon mieux quant à la vie et la sécurité du monte-au-ciel. Je lui dis que certainement il profiterait du prochain arc-en-ciel pour redescendre parmi nous. Mais j'avoue que je n'entendais rien à cette disparition. Un peu inquiète moi-même, j'attendais la suite de cette étrange histoire. Elle vint deux semaines plus tard. Je la sentis se préparer: le soleil de juin nous éblouissait encore que, dans un coin du ciel, des nuages presque noirs fonçaient sur nous. Quand je fus certaine de ne point me tromper, je courus chercher Sarah qui me suivit dans sa hâte toute enfantine. Nous nous installâmes sur la galerie et l'arc-en-ciel se dessina devant nous. Gracieusement il

s'étira, puis nous salua dans toute sa gloire. Le violet, l'indigo, le bleu et le vert soutenaient ce geste parfait. Le jaune, l'orangé et le rouge resplendissaient. Les yeux rivés au faîte de ce pont, nous attendions un ami. Suspendue à cet arc en plein ciel, chaque seconde nous remplissait d'émoi. Le monte-au-ciel n'y était pas.

Un cri soudain me fit tourner la tête: "Là, maman!" Je suivis du regard ce petit doigt heureux, et l'aperçus pour la seconde fois: au bas du dôme puissant, ce petit bout d'homme reprenait son ascension. Avec la même agilité il gravissait le raidillon, et, comme au premier jour, lorsqu'il atteignit le sommet, la pluie s'arrêta, l'arc-en-ciel se dissipa, entraînant avec lui cette étrange créature.

A travers les questions surgissant pêle-mêle dans mon esprit, une hypothèse prenait forme: si notre petit bonhomme reprenait chaque fois sa course à partir du bas, et s'il disparaissait aussi mystérieusement quand il arrivait en haut, forcément quelque magie l'a aidait à redescendre avant que ne réapparaisse un autre arc-en-ciel. On risquait donc de l'apercevoir, si on était quelque peu attentif, au moment où le ciel se préparait à tendre devant nous son grand arc. Peut-être le verrions-nous marcher, courir, ou simplement attendre le geste de l'archer..

Mais trois fois encore, cet été-là, la même aventure se répéta. Et jamais nous n'aperçûmes le monte-au-ciel avant que de le voir escalader. J'en arrivai à croire que notre minuscule camarade était d'une grande timidité. Peut-être aussi préférail la solitude. Dans tous les cas, s'il vous arrivait de l'apercevoir, blotti au creux d'une fleur ou se désaltérant d'une goutte de rosée (dans son costume multicolore, vous le reconnaîtrez), ne l'effrayez pas. Observez-le sans bruit: il pourrait s'enfuir et ne reviendrait pas. Ce serait dommage, croyez-moi, il est si beau... Vous en doutez? La prochaine fois que le ciel dressera devant vous son arc lumineux, installez-vous, bien à l'abri (je conseille aux adultes de s'acroupir: à hauteur d'enfant, la vision est meilleure), et ne dites pas un mot. Ouvrez les yeux et soyez patients. Peut-être, alors, le verrez-vous.

Chut... ne l'effrayez pas.

L'OEUF

Certains enfants se montrent plus timides que d'autres, les premières années de leur vie; bien au chaud sous l'aile protectrice, ils vivent au creux de leur petit monde clos. Puis, un beau matin, sans qu'on sache trop pourquoi, ces oiseaux brisent leur coquille; eux-mêmes étonnés, ils sortent la tête: leurs yeux reflètent la clarté du jour. C'est ce qui arriva à mon fils à l'âge de trois ans.

Je préparais le petit déjeuner pour la famille. M'affairant pour que tout fût prêt en même temps, un des oeufs que je cassais dans la poêle me glissa des mains. Le jaune creva et, se répandant sur le blanc, figea instantanément. Je réprimai de mon mieux un mouvement d'impatience et le tout échoua dans l'assiette de Marc, le plus jeune de mes enfants.

Rien ne pouvait m'indigner davantage, quand je préparais des oeufs au plat, qu'un jaune qui éclatait à la cuisson. Si de jeunes témoins apercevaient le drame, je m'empressais de verser ce gâchis dans le plat de Noireau, notre chien. Mais si, par bonheur, ces petits voyeurs étaient plus loin, discrètement le cadet héritait de cette infortune; son jeune âge et son bon caractère m'en suggéraient le geste. Ce petit garçon s'accom-

modait facilement de nos décisions: un enfant sage, tout compte fait, mais qui donnait très peu son opinion.

La famille s'attabla. Sur le point de s'asseoir, Marc s'arrêta net; les deux poings sur les hanches, d'un ton sans compromis il s'exclama: "C'est l'oeuf de Noireau, ça, c'est pas le mien!" Chacun se tut, surpris par cette contestation. Ce tout petit enfant se tenait droit. Debout sur sa chaise il ne m'aurait pas semblé plus grand. Les yeux rivés aux miens, il répéta fermement: "C'est pas à moi, c'est à Noireau!" Toute la beauté du monde s'était rassemblée ce matin-là: celui que je couvais avec tant d'empressement, sans crier gare, était sorti de sa coquille. Je contemplais mon oisillon; ses petites ailes s'ébattaient fièrement. S'emparant de son oeuf, Marc le servit à son chien; revenant alors vers moi, il me tendit son assiette.

Je me levai, posai tendrement la main sur la tête de mon fils. Puis, l'invitant à prendre, sur le comptoir près de la cuisinière, la place qu'il aimait tant, je saisis un oeuf et l'ouvris devant lui, délicatement. Le jaune bondissait sous l'éclat de ses yeux. J'avais avec moi, s'ouvrant au regard du jour, un petit être neuf.

LE ROI

Je fus un adolescent replié sur lui-même, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Une nuit de septembre où je ne parvenais ni à dormir ni vraiment à me détendre, je me résolus à sortir, en dépit de mes réticences. Le village que j'habitais était petit, presque isolé du monde. Un brouillard épais inondait la nuit plutôt chaude pour la saison. Je fis quelques pas et soudain me sentis entraîné malgré moi. À travers le nuage qui m'entourait, je n'aperçus la place de l'église qu'au moment où j'y arrivais. Un groupe de forains s'y était installé, quelques jours plus tôt, et des manèges envahissaient le terrain. La foire devait quitter le lendemain.

Je déambulais en cette fête endormie quand un mouvement, sur le grand carrousel, attira mon attention. Je m'approchai sans bruit et distinguai, à travers la brume, vêtu d'une cape de satin blanc, un roi: en selle sur le plus beau cheval de bois, il ne semblait pas s'être aperçu de ma présence. Etran-gement occupé à replacer sa couronne et son manteau à large pan, ce monarque, visiblement, attendait qu'un tour de clef viennent actionner sa monture. Intrigué, j'examinai les environs mais, bien que la nuit fût embrumée, aucun signe ne parvint à me faire espérer musique, ronde ou quoi que ce fût.

J'étais profondément troublé, habité par ce souverain. En quel rêve perdu avaient été liés nos destins? Il me semblait soudain que j'avais passé ma vie sur d'immobiles chevaux de bois, attendant une fête qui n'avait jamais eu lieu. L'enfance autour de moi avait tissé et solidement noué sa couronne et son lourd manteau blanc. Ainsi empêtré, protégé du réel, je régnais sur un monde inerte et froid. Je voulus m'approcher de ce roi, le convaincre de quitter à jamais cet endroit: l'aventure de la vie valait bien l'illusion d'un manège. Mais au moment où je m'avançai, le brouillard s'épaissit, entraînant son image au plus obscur de la nuit.

Quand la brume se dissipa, l'aube déjà montrait son gros œil rouge. Le monarque avait disparu, laissant derrière lui, sur la place, le carrousel et sa lourde carcasse. Je pris la route du matin. Mes pas dansaient sur le chemin.

LA PECHEUSE DE LUMIERE

Minuit.

Je m'en vais livrer bataille à la mer. Portant sur mon épaule harpons et larges mailles, j'avance à pas sûrs. La vague sur mes jambes déploie sa rage obscure. A force de cran je l'entaille, et d'un élan pénètre dans ce trou béant. L'océan sur moi se referme sans bruit et je descends interminablement dans les profondeurs de ma nuit.

Mon pied soudain heurte une masse énorme: un cadavre de femme nue étrangement lumineux. Je longe le long corps et, d'effroi, m'arrête: cette tête sans yeux ressemble à la mienne et dirige vers moi deux orbites géantes, larges puits oculaires où je me penche. Des poulpes de cheveux m'agrippent, chance-lante. Agrès enchevêtrés, je me redresse, j'assaille à coups de dents les tentacules d'algues brunes; cette chevelure de morte autour de moi s'enroule; elle m'enserre, me pousse dans son repaire osseux: une vaste crypte circulaire où je m'abats dépêtrée, sans armes, sans larmes.

Dans le long couloir du cou, s'engagent mes pas, avalés

par cette morte. S'ouvre une lourde porte et je glisse dans un ventre fou: des flammes, partout! Je cherche mon chemin. Soudain ce brasier m'atteint. Je coule en ma douleur; le feu gagne mon coeur et me l'arrache à coups de griffes. Surgissent de longs poils roux: des loups de feu me guettent, à chaque tournant, et je foule, devant leurs crocs brûlants, mon chemin sauvage. Leurs langues de flamme nue poursuivent ma chair offerte, et ce coeur que je n'ai plus hurle éperdument.

Douze mâles puissants m'entourent: cet anneau roux me hante douloureusement. Quel sauvage destin me livre à ce tourment? Je ne puis rebrousser chemin. Mon coeur m'appelle, et les loups qui s'approchent le triturent à belles dents.

J'aperçois, au loin, une fissure: je veux quitter cette morte! A quoi faudra-t-il pour cela que je meure? La flamme attise ma douleur. Pourtant je sais que le feu, chez moi, finira par forger son alliée. Le temps viendra où je le puisserai par brassées: s'ouvrira le corps de la défunte, et, du fond de l'océan, je reviendrai les bras pleins. Le jour, alors, se lèvera, et je porterai sa lumière.

Mais la meute déjà m'enserre...

LA GRILLE

Quatorze heures. De son oeil magicien, avril transformait en flaques d'eau les monstres blancs de l'hiver. Déambulant sur le trottoir le long d'une imposante grille, Laurence, entre les barreaux, perçait du regard les murs d'un ancien couvent. Chef-lieu du savoir dans l'esprit de cette femme, ce monument s'érigéait au milieu d'une cour déserte, rappelant les générations de jeunes filles venues de partout, chaque année, poursuivre leurs études classiques.

Toute son adolescence elle avait arpентé le même trottoir, suivant amèrement, de l'autre côté du grillage, les ébats de ces belles élues. Elle n'avait pas eu la chance d'étudier comme elle l'aurait voulu. Dans sa famille, les filles tout au plus fréquentaient quelques années l'école secondaire et devenaient vendeuses, réceptionnistes, coiffeuses ou secrétaires.

Laurence avait démontré un goût certain pour les études et, malgré ses aptitudes, avait été contrainte, par principe, à gagner tôt sa vie : se préparer à prendre mari, voilà le chemin qui lui était assigné. Alors que ses frères, judicieusement guidés dans le choix de leur carrière, gravissaient les

sentiers de la connaissance, Laurence avait dû abandonner ses livres au profit de la machine à écrire : elle travailla quatre ans comme secrétaire à l'emploi d'une compagnie d'assurances, puis, mariée, éleva ses trois enfants.

Elle avait continué à lire, les premiers temps, mais en de telles circonstances l'énergie se consume et la douleur souvent nous éloigne de nos passions. Laurence avait donc mené, depuis plus de vingt ans, une vie plutôt rangée, s'étant vouée corps et âme à l'éducation de ses enfants.

Quel instinct maléfique la guidait aujourd'hui, quel sauvage tourment l'avait poussée jusqu'ici? Son regard, courant le long de la clôture, soudain s'arrêta : la grille était ouverte! Sans même y penser, ses pas déjà l'entraînaient dans l'ouverture. Empruntant une allée bordée de chênes, la femme se retrouva au pied d'un grand escalier. Devant elle se dressait la façade du couvent. Haute figure de pierres: volets ouverts, des yeux partout la guettaient; bouche austère et close : chaque marche l'en rapprochait irrésistiblement.

Sans réfléchir Laurence sonna, et au bout d'un moment frappa. Inutile d'insister : l'endroit n'était peut-être plus habité. Elle poussa la lourde porte qui s'ouvrit sans difficulté. L'odeur des boiseries d'époque d'un coup s'éveilla, se mêla à celle des cierges et roula sur le parquet ciré; puis, se

faufilant entre les statues, saisit l'arrivée et la plongea dans le plus profond mystère. A gauche un escalier, la femme l'emprunta sans hésiter.

*

Le long couloir sous ses pas défilait dans la demi-obscurité. Poussant du bras une porte entrebâillée, Laurence s'arrêta, interdite. A perte de vue, des rayons alignés, véritables vitrines de joailliers, étalaient leurs richesses: scintillaient, de part et d'autre, atlas, encyclopédies et documents anciens; les romans, un peu plus loin, étincelaient. Enfilant du regard tant de joyaux insoupçonnés, la femme s'engagea dans une allée. Ses yeux ébahis examinaient chaque trésor, en caressaient la reliure enluminée de lettres d'or. Pas un ouvrage, aucun livre ne lui échappait. La bibliothèque la subjuguait.

Combien de temps dériva-t-elle ainsi, obéissant aux caprices d'une houle obscure? Au tournant d'une allée, près du mur, se tenait une vieille, attablée. Le visage ridé, ses cheveux gris soigneusement remontés, elle semblait habiter cet endroit depuis des siècles. De petits yeux brillants éclairaient sa peau usée. Laurence scrutait ce regard familier: en quel rêve étrange l'avait-elle rencontrée?

L'ancêtre lui sourit et l'entraîna entre les rayons. Souveraine passant en revue ses plus fidèles sujets, elle s'arrêta devant un étalage de volumes alignés. Puis, hésitant entre deux ou trois titres bien en vue, sa main froissée choisit un ouvrage et le tendit à sa protégée.

*

Allongée sur le canapé du salon, Laurence posa sur sa poitrine le livre qu'elle venait de terminer, puis ferma les yeux. Une joie toute chaude se vautrait au creux de son ventre et soudain, comme un jeune faon, se mettait à gambader dans tout son être. L'aventure d'hier, l'ouvrage prêté par la vieille dessinaient au cœur de sa nuit un chemin de lumière. Et ses premiers pas la grisaien. Qu'était-il arrivé au juste? Avait-elle rêvé? La route s'était tracée à son insu : qu'importe! elle l'emprunterait, au matin, et retournerait à la bibliothèque.

Laurence ouvrit un œil pour consulter sa montre — vingt-trois heures — et bascula dans un profond sommeil.

Le soleil n'avait pas encore paru que la femme déjà jonglait avec ses idées : bien sûr, depuis deux jours, l'euphorie l'avait soulevée; bien sûr elle s'était passionnée pour un livre qu'une vieille lui avait prêté. Mais ce n'était jamais

qu'un livre, et son enthousiasme déclinait devant l'immensité du savoir. A quarante-deux ans, il lui semblait inutile de s'accrocher à des illusions. Elle se leva, vaqua négligemment à quelques occupations et finit par se décider à sortir, glissant à tout hasard le volume sous son bras.

Laurence comprit rapidement que ses pas la menaient droit au couvent. Malgré ses réticences. Une lutte s'engageait : la femme s'immobilisa au pied de la grille, eut envie de poser là son bouquin, de déguerpir à tout jamais. Alors, son regard se fixa sur la clôture. Elle ferma les yeux et, d'un second regard, aperçut un grillage épais, celui-là même qu'elle portait en son for intérieur. Jamais ne lui était apparue la possibilité d'outrepasser sa condition. Jamais même n'avait pointé le désir de franchir la limite au-delà de laquelle elle aurait pu se prendre en main. Et voilà que du jour au lendemain ce désir était né, comme une fleur très rare qu'un beau matin on trouve sur son parterre, sans l'avoir attendue, ni même vraiment souhaitée. Et voilà qu'on se met à se sentir tout gauche, avec devant soi une incroyable fortune, et au ventre la sale impression de l'avoir volée.

Laurence essuya de la main le coin de ses yeux et, pressant le livre sur son cœur, franchit la grille une seconde fois.

*

La femme hésita sur le pas de la porte et pénétra dans la bibliothèque. En quête d'une présence amie, ses yeux en un rien de temps avaient balayé les trois allées se joignant à l'entrée de la pièce. Surgit la vieille au coin d'un rayon et Laurence, rassurée, se mit à parler. Elle raconta tout: sa lecture de la veille, l'euphorie puis, au matin, l'hésitation. L'ancêtre écoutait, apaisant d'un sourire tant d'agitation et d'un pas lent se faufilant entre les rayonnages. L'entretien fut plus long que le précédent. Plus envoûtant. Chaque mot de la vieille et le ton de sa voix, effleurant au passage les ouvrages alignés, avivaient en Laurence une passion.

De retour à la maison, la femme éprouva un malaise profond: ventre affamé, sa passion à grands cris réclamait sa pitance. Laurence dévora trois nouveaux livres empruntés. Puis, quand vint le temps de retourner au couvent, sa joie de nouveau fléchit, cédant la place à un grillage obscur. La femme se retrouvait face à son mur. A quel rêve perdu s'était-elle accrochée? Cette ancêtre ne lui devait rien; alors pourquoi l'importuner? Au plus profond de son être se livrait un combat singulier : de larges barreaux familiers tentaient de contenir une vieille l'invitant à la liberté. La bataille n'était pas gagnée. L'adversaire se montrait de taille mais Laurence, rivée à son désir, franchit de nouveau la porte donnant sur la vie.

*

Chaque rencontre devenait un défi, creusait davantage parmi mes décombres, à la recherche d'insoupçonnables richesses. C'est ainsi que la vieille, outillée de patience et d'habileté, finit par déterrer un vieux rêve enfoui depuis des années. Et voilà que sans y penser se mirent à s'assembler les fragments d'un désir profond, celui-là seul qui risquait d'engendrer la seconde partie de ma vie : écrire! Il suffisait de commencer. Et puis on verrait. Je passai des jours face à mon papier. Toute nouée. Enfin je me décidai, lâchant sur ma feuille des phrases débridées et tâchant de les apprivoiser.

Il faut continuer. Je m'accroche à mon courage, tissant au fil des mots le drap sans fin de l'écrit. J'y berce les plus profonds mystères, y couche les plus sauvages tourments.

Ivre de mon récit, à nouveau je connus l'euphorie : de jour, de nuit, pendant plus d'un mois mon insatiable aventure se nourrit de la substance même de ma vie.

Et c'est un soir en me relisant que le malaise est apparu: mes yeux fous, se gavant de la chair de mon récit, connurent la nausée, et ma tête se préparait à éclater. Presque sans répit des mots se bousculaient dans mon esprit, entretenant envers

toute forme d'écriture un profond dégoût. Je compris vite que j'avais versé dans l'orgie. De vibrants maux de tête m'assaillaient jour et nuit. Je gardai le lit plusieurs semaines, porteuse de mon mal déroutant.

Lorsqu'enfin je me relevai, j'eus la nette impression d'avoir parcouru du chemin. Le paysage était changé: j'avais toujours vécu derrière les barreaux de la peur; or voici que cette grille était franchie, que j'avais, d'un pas d'aube, émergé de ma nuit. S'étalait devant moi, comme un espace neuf, ma vie d'adulte; restait à l'explorer, en discerner clairement les limites. Indéniablement mon chemin repartait du couvent, de la bibliothèque où une vieille m'avait tendu la main. Restait à poursuivre ma route. Librement.

Je me remis à lire. Puis à écrire. J'entrepris de terminer mon récit. J'organisai ma vie de façon équilibrée, me souciant davantage de ma santé. J'allais marcher des heures durant; cela favorisait la détente et l'inspiration. J'absorbais, à ma façon, des aliments nouveaux qu'il me fallait prendre le temps de digérer, d'intégrer doucement à ma vie.

*

Je posai enfin ma plume. C'était un soir de juillet et j'avais terminé mon histoire. Cet écrit marquait la fin d'un

combat et la vieille en moi savourait ma victoire.

Je sortis respirer la nuit. Le temps doux m'enveloppait.
Je m'installai près d'un bosquet. Un rayon de lune coula sur
les pages qu'encore chaudes je tenais dans mes mains, et mes
yeux heureux plongèrent dans mon récit :

LA GRILLE

QUATORZE HEURES. DE SON OEIL MAGICIEN,
AVRIL TRANSFORMAIT EN FLAQUES D'EAU LES
MONSTRES BLANCS DE L'HIVER.....

LA RIVIERE

Par bonheur ce matin-là je la rencontrais. J'étais partie de chez moi accablée. L'époque était triste, le jour maussade, et j'avais besoin d'un répit. Je pris le chemin du petit bois, poussée par je ne sais quel désir sauvage, et je suivis le sentier jusqu'en bas.

Elle était là, puissante et fière; son flot bouillonnant me saisit. Je me livrai à cette rivière, roulant, culbutant, me liant à son débit. Fracassant mon tourment sur les pierres. L'abandonnant à la vague de l'oubli.

LE CRI

A l'extrémité d'une terre blonde, cultivée dans sa presque totalité, plongent des vallons tortueux, envahis de buissons et de plantes indigènes. Y dévale ma rivière au cœur d'une éternelle saison, celle du rêve et de la passion. Quelle que soit la route qui m'y conduit, passé les prés, sitôt gagné les premiers fourrés, son cri me saisit. Surgi des flots troublants, par delà les aulnes, écho d'un cri sauvage que je porte depuis longtemps, il s'empare de mon tourment, le livre sans retour à la puissance du torrent.

LE NID

Si vous quittez un jour Baie St-Paul par la route qui mène aux Eboulements, vous apercevrez à droite, longeant le bord de la falaise, un tout petit chemin: celui du Cap-aux-Rets. Bordant en demi-cercle un minuscule promontoire au-dessus de la baie, il rejoint un peu plus loin la route sur laquelle vous vous trouvez. Empruntez-le. Vous verrez: la montagne d'un côté vous dégringole devant les yeux et, de l'autre, indubitablement poursuit sa chute vers la mer (l'usage veut qu'à cet endroit l'on nomme ainsi le fleuve si large que même par temps clair on n'est jamais certain d'apercevoir l'autre côté).

En bordure du chemin, comme autant de nids accrochés à la montagne, quelques maisonnettes se fondent au paysage. L'une d'elles est en bois de cèdre; son toit et ses volets, d'un vert très gai, lui donnent un air coquet, accueillant. Attenant à sa façade vitrée, tournée vers la mer, une immense galerie surplombe la falaise, bordée de grands arbres à chaque extrémité. Au pied du cap la voie ferrée, et une fois par jour l'heureux sifflement du train.

J'ai habité cette maison durant un été. Douillettement

installée entre ciel et mer, protégée du vent par la falaise, je vivais au rythme lent de la saison. J'avais trente-neuf ans et je passais mes premières vacances en solitaire. Par choix. Par besoin d'évasion, de confrontation.

J'avais toujours vécu repliée sur moi-même. Comme un oiseau effrayé. Depuis quelques années j'avais commencé à retracer en moi des forces certaines. Et voilà que je cherchais à les rassembler: mes ailes réclamaient de se déployer. J'avais besoin d'un temps d'arrêt. Me retrouver seule avec moi-même. Rebâtir en moi la paix.

Je me recroquevillai dans mon chalet. Passai mon temps à contempler la mer. Son mouvement me rassurait. Je sentais l'intensité de la vague, et la force en moi s'éveillait. Niché quelque part dans la colline, l'oiseau émergeait de sa peur.

Arriva la fin de l'été et mes ailes s'ouvrirent à pleine grandeur. Leur envergure me saisit. Je voulus les retenir. Trop tard. Déjà l'oiseau était parti.

LES BATELIERES

L'année scolaire tirait à sa fin et les enfants languissaient d'impatience. Le printemps avait été maussade et le beau temps ne parvenait pas à s'installer.

L'une de mes trois filles consulta un soir son livret d'épargne et, d'un même élan, vidant sa tirelire, entreprit de calculer son avoir. Son ainée l'imita et la dernière, se glissant entre ses deux soeurs, déversa sur la table le contenu du "cochon" qui lui servait de banque.

Emmanuelle comptait habilement en classant par piles d'un dollar les pièces qui roulaient sous ses yeux, Emilie réclamait mon aide pour additionner deux "vingt-cinq cents", et Sarah, l'air sérieux, recommençait pour la troisième fois le décompte enfantin des "orignaux", des "castors", des "bateaux" et des "feuilles d'érable". Partout sur la table des petits doigts s'agitaient, et les yeux comme des phares s'allumaient à mesure que le total gagnait en importance.

Un cri soudain jaillit de la mêlée:

<< Quarante-neuf dollars et vingt-trois! >>

Emilie n'en croyait pas ses yeux. Elle qui avait si scrupuleusement, depuis un an, épargné le moindre sou, aujourd'hui restait ébahie par le montant de ses économies.

<< Maman! J'ai quarante-neuf dollars et vingt-trois!

- Et qu'est-ce que tu vas faire de tout ça? >> m'empres-sai-je de lui demander. Cette enfant me ressemblait et, à six ans, je pouvais lire dans ses yeux, derrière une réserve qui m'était familière, une détermination que je connaissais tout autant.

<< Eh bien! je vais m'acheter un bateau!

- Un bateau?!

- Oui, un vrai bateau, comme ceux qu'on a vus dans ton catalogue, maman! >>

J'avais consulté, quelques jours auparavant, un catalogue d'articles de camping, et je me souvenais maintenant qu'Emilie était venue me retrouver au moment où, tenant ouverte devant moi la page des petites embarcations, j'examinais les canots pneumatiques.

<< Tu veux t'acheter un canot pneumatique?!

- Oui!

- Avec des rames?

- Avec des rames!

- Moi aussi, je veux m'acheter un bateau avec des rames!

Est-ce que j'ai assez d'argent, maman?

- Moi aussi, j'en veux un!

- Youppi! On va avoir un bateau!
- On va pouvoir se promener en bateau pendant les vacances! Yehhh!!!... >>

Une vague d'enthousiasme avait soulevé la tablée, que je n'arrivais plus à contenir. Médusée, je me réfugiai dans un coin et de loin observai cette houle: les cris, rebondissant autour de la table, comme des flots envahissaient la cuisine. Gagnée par tant d'emportement, j'allai chercher mon catalogue et la soirée se passa à examiner différents types d'embarcations en tenant compte des budgets respectifs. Je suggérai de mettre ensemble leurs économies pour acheter un modèle plus grand, mais là-dessus elles s'entendaient parfaitement: chacune voulait son bateau. J'imposai l'achat de gilets de sauvetage, ce qu'elles acceptèrent sans difficulté. L'on discuta des prix, des avantages de l'un ou l'autre format, et chacune arrêta son choix: Emmanuelle, ayant davantage dépensé pendant l'année, avait un peu moins d'argent que sa cadette: elle choisit un canot pneumatique à une place, avec des rames, où l'on calcula que deux enfants pourraient s'asseoir aisément. Emilie voulait un bateau plus grand et plus luxueux; elle opta pour un modèle à trois places, à rames également, et l'on convint que je lui en paierais la moitié en guise de cadeau d'anniversaire. Sarah choisit un canot d'enfant, de taille réduite, très coloré et sans rames; on y ajouta un petit aviron.

La joie était à son comble. Je partis le lendemain avec, en poche, trois commandes détaillées, et rapportai, en fin de journée, les bateaux avec leurs accessoires. Les fillettes ne tenaient plus en place. L'on déballa tout, gonfla les trois canots... on eut tout juste le temps d'installer les rames, enfiler les gilets de sauvetage, attraper au passage l'aviron et sauter dans les embarcations: déjà la vague nous emportait. Je saisissis mon violon. La musique s'empara de mes doigts et comme des houles inonda le salon. Les petites ramaient sous l'envoûtement de l'archet; bercées par le flot rassurant de leurs rêves, la magie les transportait.

La nuit déjà s'étendait à l'horizon. Le petit aviron avait réduit son allure, et finit par s'arrêter tout à fait: dans la caravane que nous formions, dans l'une des embarcations, la tête et les pieds abandonnés au rebord gonflé de son canot, la batelière s'était endormie.

LE LAC

Je ferme les yeux. Et si ma barque tournoie, c'est que le vent, ce grand enfant, batifole autour de moi. Il fait clapoter l'eau sur ma coque, et j'entends rire les feuillages sous ses longs doigts fous.

Je m'en vais dérivant sur un lac profond et seul. En cette brise qui louvoie je reconnais les traits de la joie, celle-là même que je cherche au fond de moi.

Je ne porte qu'un trou béant: mon cœur absent, enchaîné au silence ténébreux de l'onde, lié à jamais au secret de ce tourment sauvage et clos.

L'INDIEN

Je marchais depuis fort longtemps lorsque je l'aperçus sur sa colline. Bâti en vieux bois gris, grand comme la main, ou comme le cœur, avec son air de saluer le voyageur solitaire, ce refuge de toute évidence m'attendait.

A force de peiner depuis le matin sur les raidillons, j'avais fini par dérouler derrière moi un tapis montagneux qui, sous le soleil de midi, commençait à m'essouffler un peu. Qu'importe, la randonnée me transformait et l'aventurière que je devenais exultait à la vue de ce havre encore inconnu.

J'empruntai le sentier qui gravissait le mamelon. Plus je montais et plus s'installait en moi, je ne sais trop pourquoi, l'impression que ce repaire m'était familier. J'en fis le tour deux ou trois fois; puis j'y entrai comme on entre chez soi.

Pour tout mobilier cet abri contenait une table avec deux chaises, un lit étroit, à même le mur, et un poêle à bois. Une seule pièce, et le plancher qui craquait sous les pas. Hormis quelques toiles d'araignées pendouillant ici et là, l'endroit avait été ma foi bien tenu et ce palais me convenait parfaite-

ment.

Je posai mon baluchon et m'approchai de la fenêtre. J'observai avec recueillement le dos arrondi des collines, tels de grands chats s'étirant dans la campagne, et les vallons se faufilant entre leurs pattes comme pour les amuser.

Une maison sur le coteau voisin attira mon attention. Maisonnette de bois rustique; sur le seuil un homme, cheveux noirs et teint basané: un Indien, je ne pouvais me tromper. Je savais que la région en comptait quelques-uns. Curieusement je n'éprouvai aucune inquiétude et me demandai plutôt si ma présence ici n'allait point troubler la tranquillité de cet autochtone. Mais je n'eus pas le temps de poursuivre ma pensée; déjà il avançait dans ma direction: je l'aperçus traversant le vallon. Une veste tissée de sable et de brume le confondait avec le paysage; et, découplant le cuir de son visage, telle une fourrure, sa sombre chevelure rappelait la forêt qui bordait le pays.

Il escalade, le dos félin. De longs bras souples, s'agrippant à la colline, à chaque bond le hissent, le rapprochent de chez moi. Voici qu'il entre comme on entre chez soi. Je le vois qui se penche dans un coin; cueille deux ou trois branches et quelques rondins, garnit le poêle et l'allume d'un geste franc. L'homme sort, une casserole entre les mains. J'entends

l'eau gicler sur un fond métallique. Il revient, met l'eau à bouillir et fait apparaître, tel un magicien, un sachet de thé et deux tasses de grès. Tous les parfums s'éveillent dans le silence brûlant; infusent l'herbe séchée et le désir sauvage. Voici que je m'approche de son visage. De beaux lits de ruisseaux sillonnent sa peau de nuit. Il me prend, me dépose sur la couche, écarte mes vêtements, me pare de sable et de brume, et parcourt de ses doigts brûlants vallons de chair et coteaux frémissants. Ses longs bras souples d'un bond le hissent, le rapprochent de ce refuge entre mes cuisses. Voici qu'il s'y glisse...il entre comme on entre chez soi. Je contemple son visage. Deux lacs profonds m'attirent, réserves d'eau noire où mon regard se noie; et je bois, comme à la source, au souffle chaud jailli de sa bouche.

MON PAYS

Aux confins d'une terre habitée, au creux d'une vaste dépression, se cachait un coin du paradis, enfoui sous les buissons et les herbes hautes, enlacé par un long bras d'eau.

Nulle route pour y accéder. Aucun sentier. A peine une trace d'herbes foulées, un trait dessiné par mes pas, quand j'y venais, et que le vent s'empressait d'effacer dans la journée. Quelques flaques d'eau sur les pierres, lorsque pour traverser la rivière j'avais retiré mes souliers. Et, dans ce havre, la paix, celle qui naît toujours de l'émerveillement.

Jardin sauvage au coeur de mon enfance, en quel pays ami, jadis, mon destin au tien s'était-il uni? Après bien des années d'errance, la mémoire, je pense, me manque un peu. Je te cherche partout.

Egarée, je prends ma plume et les mots sur le papier tentent de s'aligner. Chemin de mots défilant sous mes doigts, et qui me guide au coeur de moi. Voilà mon pays. Et je reviens. Combien de mots encore... j'entends chanter ma rivière... voici mon île et mes pas nus sur les pierres, le vent qui joue dans

les feuillages, les buissons et les herbes sauvages. Jardin de paix habité à nouveau. Sentier de mots qu'à chaque fois il me faudra réinventer, puisque le temps, ce grand enfant, balaiera tout dans la journée.

MA VIE

J'avais dix ans. La lourde barrière avait beau m'arracher le bras, j'avais l'impression, en la soulevant, d'ouvrir, en quelque sorte, la porte du paradis.

A l'époque qui précédait les moissons, les herbes atteignaient ma hauteur et le chemin qui les découpait déroulait devant moi un goût d'éternité. De chaque côté ondulaient les têtes blondes, saluant sur son passage la mienne, plus brune, qui les contemplait. Je guettais, tout en marchant, l'instant magique où, parvenue à l'extrémité du plateau, mon regard, tel un oiseau ayant repéré sa proie, plongerait en des vallons sinueux, houles chaque fois plus belles et plus sauvages, peuplées de fleurs et d'arbrisseaux. Y serpentait ma rivière, presque cachée par endroits, vue d'en haut, à cause des arbres qui la protégeaient.

Plus j'avançais et plus s'éveillait en moi l'écho de l'unique bruissement qui me parvenait, voix ondulante et familière, chanson de la rivière qui m'appelait. Je l'atteignais le plus souvent en contournant la framboiseraie; je descendais en longeant le sentier que mes pas, à force d'y

passer, avaient fini par dessiner.

Aux heures brûlantes où ma course ralentie réclamait un répit, je m'assoyais au bord de l'eau et mes mains dans le sable chaud édifiaient des palais. Ma vie se réglait alors sur l'horloge heureuse et ondoyante dont le ronronnement chantant m'envahissait peu à peu; et, la nuit, blottie au plus douillet de mon lit, je retournais vers mes châteaux: j'en parcourais encore toutes les routes d'eau.

J'avais découvert, accroché à la berge, un érable à haut fût. Longue tour feuillue: j'y accédais par une branche en plein cintre et perchais là ma rêverie. J'observais, des heures durant, le va-et-vient affairé des oiseaux, le frémissement des feuilles entre les doigts du vent, et sous moi les plus subtils mouvements de l'eau. Les flots rieurs un peu plus haut roulaient sur les pierres, culbutaient et brusquement se noyaient dans un bassin profond que la brise seule parsemait de frissons.

Un bruit sourd un matin me fit tourner la tête: sans doute quelque rongeur jouant plus bas. Je la vis alors remonter ma rivière. Son pelage brun glissait entre deux eaux. Sa tête triangulaire rompant la nappe lisse l'entraînait en arabesques; elle piquait vers le fond, revenait plus vive et plus libre, s'abandonnait à des roulades sans fin. Rivée à ma loge, aucun

geste, aucune figure ne m'échappaient. A quelques pas, une loutre dansait pour moi.

Je ne sais combien de temps cela dura. Elle finit par redescendre la rivière et jamais je ne la revis. Jamais non plus, avec les mois et les années, à qui que ce soit je ne parlai de la loutre. Seulement, certains jours, d'entendre courir l'eau sur les pierres, je fermais les yeux: je la sentais remonter mes artères. Son pelage brun glissait entre mes os. Sa tête triangulaire, rompant mon silence lisse, m'entraînait en arabesques; je piquais vers le fond, revenais plus vive et plus libre, m'abandonnais à des roulades sans fin.

Je sautai au pied de ma tour et poursuivis ma route en longeant la rivière. Son chemin était le mien. Je partageais son insouciance, peut-être aussi sa destinée; et ma foi je finis par lui ressembler: j'empruntais, pour la suivre, son rire, son allure un peu sauvage et les méandres heureux de sa course à l'infini.

Je la quittais pourtant, au pied du grand escarpement. Si le flot poursuivait sa route au creux de la vallée, celui qui me courrait sous la peau, à cet endroit, curieusement m'obligeait à remonter le coteau. Armée de longs bras souples, j'attaquais la falaise en me hissant aux jeunes troncs, aux

rocs ou simplement à la terre, cette bonne terre que je palpais toujours avec la même exaltation. J'avais pris soin de cueillir un bouquet dont les tiges, sous mes doigts d'enfant, s'écrasaienr maintenant au fil de mon ascension.

Arrivée sur le plateau, d'un coup mon horizon s'ouvrait, comme le ruisseau, au bout de sa course, atteignant la rivière, comme le fleuve parvenu à la mer au terme d'un long voyage. J'avais devant moi, un peu enfouie sous les arbres, une ancienne maison de pierres. Unique. Comme celle qui l'habitait. Chaque promenade m'y conduisait, aussi vrai que j'aimais ma rivière lorsque coulait le vent dans les feuillages.

Je m'empressais de frapper à la porte.

- Entre, Lucienne. Viens.

Visiblement grand-mère m'attendait, comme à chaque fois, et je pénétrais dans le lieu le plus beau et le plus prodigieux qu'il m'ait été donné de connaître. Un doux parfum d'herbes séchées se mêlait à l'odeur des boiseries d'époque, me saisissant dès mon arrivée, me plongeant au plus vibrant de ma joie secrète et close. Grand-mère était là, m'entourant de sa voix chaude, à peine chevrotante:

- Voilà de bien belles fleurs! Tiens, va chercher mon vase, là, sur le bahut.

L'antique pot de grès se faisait complice de ses mains ridées. Grand-mère déposait mon bouquet sur le rebord de la fenêtre et l'ensoleillait de l'éclat de ses yeux.

Chaque objet prenait ici le temps d'exister: chaque meuble, chaque bibelot, le moindre calendrier. Même le chat, au creux de son panier, s'enroulait dans un bonheur particulier. Et moi, quand j'y venais, je baignais au cœur de ma sensibilité, le seul bien qui m'appartenait véritablement.

Grand-mère s'installait sur son divan, prenait le temps de replacer sa robe, puis ses cheveux retombants. Mon cœur d'un coup se gonflait. Son battement retentissait partout dans mon corps d'enfant: je l'avais vue allonger le bras, saisissant, sur la table, l'objet qui m'apparaissait le plus précieux au monde.

- Tu veux de ça?

Evidemment que je voulais de ça. "Ça", c'était son violon et je n'arrivais plus à contenir ma joie. Je m'enfonçais dans le fauteuil d'osier, celui qui faisait face au divan. Les premières notes me soulevaient déjà.

Lorsque grand-mère jouait du violon, la magie s'emparait de ses doigts et la musique qui s'en échappait tapissait les grands murs du salon: apparaissaient des fresques partout à la

fois et je plongeais en leur monde chatoyant.

Portée par le flot d'un désir obscur, je voguais vers des îles sans nom. Et si, plus tard, j'ai eu l'occasion d'effectuer de nombreux déplacements, jamais voyages ne furent plus beaux que ceux-là que je m'inventais dans ce salon. Le violon gémissait sous la houle de l'archet. Et quand parfois l'aïeule ouvrait ses yeux brillants, c'est à coup sûr vers moi que plongeait son regard. Je savais que nous étions deux sur l'océan. Grand-mère me souriait, complice de mes rêves d'enfant. La vague du plaisir nous soulevait et à nouveau son regard se noyait à l'horizon. Sa musique gonflait la jeune voile de mes dix ans.

Ainsi, j'ai visité les plus beaux châteaux. Vu défiler des troupeaux sans fin de chevaux étoilés, de moutons d'océan. J'ai côtoyé des fées et des princes charmants. Connu les plus merveilleux pays, m'y étant plus d'une fois envolée. A dos d'oiseaux à plumes dorées. A dos d'oiseaux à l'aile fragile et de rêves qui l'étaient tout autant.

- Tu veux jouer maintenant?

C'était devenu un rite. Quand le violon s'arrêtait, la vieille avec précaution me le glissait entre les mains. Comme

on accorde à une amie sa confiance. Je recevais de la même façon le geste et le violon, étonnée qu'à chaque fois ce privilège me fût donné. Grand-mère me guidait et j'apprivoisais l'instrument. J'apprivoisais, en même temps, ce violon qu'au fond de moi je portais à chaque instant. J'apprenais à jouer de ma vie: à dompter ces cordes trépidantes qui me couraient sous la peau.

Ce bonheur était apaisant.

Une main bénie se faufilait dans mes boucles brunes et grand-mère se levait. Son pas d'aïeule, l'entraînant dans la cuisine, la ramenait aussitôt, une boîte entre les mains. Large boîte métallique, ronde et ouvrageée: c'était l'heure du goûter. Nous partagions quelques galettes. Un peu de thé pour elle, un verre de lait "pour toi, mon enfant". Nous bavardions encore quelque temps et je finissais par m'arracher à ce paradis. Comme je m'éloignais, grand-mère me saluait: j'apercevais sa main froissée par l'entrebattement de la porte, et sa voix chaude, comme un archet, caressait, tout près du cœur, les fils d'amour qui s'y tendaient:

- Reviens, ma fille. Reviens quand tu voudras!

Si j'avais eu des ailes, c'est en naviguant sur les houles du ciel qu'à chaque fois je serais rentrée chez moi.

Mais j'empruntais le chemin des mortels, celui qui longe la campagne, passé le village, une fois franchi le pont de bois; celui qui me ramenait si cruellement au coeur de la réalité, une fois traversée la frontière ténue du rêve.

Devant la grange brûlée, je bifurquais à droite, dans la petite entrée en demi-lune. S'étalait comme un lit de mousse la pelouse fraîchement coupée. Y dormait une maison brune, à l'ombre des grands peupliers. C'était là que nous habitions.

Les bâtiments bâillaient derrière la maison. Mon père, sans broncher, s'affairait autour de l'étable ou travaillait à enfoncer des piquets. Le chien, avec ses aboiements, aurait pu le distraire de son indifférence. Aucune parole. Pas un signe du regard ou de la main. Point d'autre bruit qu'au fond de la cour ce martellement sournois et bref.

Je balayais du regard les abords de la maison. D'un mouvement qui lui était familier, ma mère ployait sous les caprices du potager. Il me semble soudain que cette femme ne connaissait rien d'autre que de se courber du matin au soir. Régies par une loi sourde, ses journées se moulaient à des exigences pré-établies. Aucun loisir. Pas une fantaisie. Je ne connaissais point d'opinion qui lui fût personnelle, ni ne soupçonnais chez elle le moindre désir. J'avais tenté à plu-

sieurs reprises d'établir avec elle un lien d'amitié. Chaque fois je me voyais confrontée à son besoin farouche d'empeser toujours un peu plus le voile qui la séparait de moi.

C'était Rousseau, toujours, qui célébrait mon arrivée. Le premier à m'entendre. Le seul aussi à m'appeler, du bout de sa chaîne, à grands bonds roux et doux. A tant d'empressement je répondais en m'assoyant à ses côtés. Adossée à sa niche, je caressais la bête amie, docile, enchaînée à une nature sauvage à jamais trahie, comme les rêves que jour après jour, pendant des heures, je m'en venais nourrir ici.

Je n'ai point connu ma grand-mère. Ni jamais vu de près un violon. Ni vraiment aimé de rivière. Ou de loutre. Ni cajolé la terre. Ni embrassé le vent. Mais c'est ainsi qu'à quarante ans je recrée mon enfance... à même les sentiers où j'eusse aimé gambader en ma jeunesse trop tôt assagie... à même la plage où en vain je construis mille abris pour mes rêves détruits... à même la nuit, sans sommeil, quand je sillonne à rebours le chemin déçu de ma vie.

REFLEXION THEORIQUE

INTRODUCTION

Quand j'essaie de retracer dans ma vie l'histoire de la beauté, elle se présente à moi sous forme de flèches verticales: moments privilégiés où, à chaque fois, j'ai connu la sensation nette de franchir les frontières de l'humain, où j'ai eu accès à quelque chose d'inhabituel, au goût d'absolu.

Mes premières rencontres avec la beauté dans l'art remontent autour de 1975. Je suivais à l'époque un cours de poterie donné par une artiste dont l'essentiel de l'intervention consistait à nous guider dans la recherche du beau. Epousant un point de vue oriental, elle nous incitait au dépouillement, de façon à ce que chaque ligne, la moindre courbe, contribue au maximum à nourrir l'unité de l'œuvre.

J'ai été, alors, touchée par son enseignement, et cette expérience perça une fenêtre dans l'édifice encore peu élaboré de ma vie. De ces deux années à tourner l'argile à ses côtés, me revient le souvenir d'un chant de potiers indous, lu et relu dans un ouvrage de Bernard Leach et dont la philosophie laissait sa trace à l'atelier:

Oh! mon cœur! ne ressemble pas à la roue, mais sois pareil au centre de la roue qui se tient au repos. Si la roue tourne si activement, c'est parce que son centre est immobile.¹

Ma perception de l'art s'en trouva changée. J'eus du moins l'occasion de le constater, l'année suivante, lorsque je me rendis passer l'année à Povungnituk, village inuit situé au bord de la Baie d'Hudson.

J'avais bien sûr entendu parler des fameuses sculptures sur stéatite et je comptais m'ouvrir à cette forme d'art. En parlant avec eux, les gens du village m'ont vite nommé des sculpteurs déjà célèbres, et je retins le nom de Paulossie Sivuak comme étant celui du plus grand sculpteur de l'endroit. Il créait, semblait-il, des œuvres splendides. Je n'en savais pas plus.

La première fois que je mis les pieds dans la boutique attenant au magasin de la coopérative du village, je restai bouche bée... j'avais devant moi des centaines de sculptures entassées pêle-mêle sur des tablettes de contre-plaquée. Nombreux étaient les habitants du village qui sculptaient et la coopérative leur achetait, semblait-il, la plupart de leurs productions. Il y en avait une grande variété, de dimensions différentes mais toutes noires et presque toutes représentant

¹ Chant des potiers indous. Extrait de: Leach, Bernard, Le livre du potier, Paris, Dessain et Tolra, 1974, p.9.

des animaux: phoques, morses, loutres, etc.

J'en fis une première fois le tour. Certaines pièces attirent mon attention au premier coup d'oeil. J'avais la ferme intention de ne soulever aucune sculpture afin de ne pas laisser la signature de l'auteur influencer mon jugement. Je voulais tenter seule l'expérience suivante: découvrir le beau, me dépouiller au point de sentir la beauté me rejoindre. Je savais que je n'y arriverais pas facilement. J'étais prête à me laisser du temps.

Le premier soir, je fis deux ou trois fois le tour. Mon centre d'intérêt se déplaçait. Je n'étais pas étonnée. Je sentais que c'était une question de disposition intérieure, de degré de réceptivité. Je n'en étais pas encore là. J'avais à me "centrer" davantage.

A chaque semaine, je revins à un moment où je savais que je pourrais être seule dans la boutique. Chaque fois, avant d'arriver, je me "préparais le cœur" pour me sentir le plus disponible possible; et, fidèle à mon engagement, je ne soulevais aucune sculpture.

C'est la quatrième semaine, je crois, que j'y arrivai. Comme d'habitude je fis le tour plusieurs fois. Ce soir-là, particulièrement en contact avec moi-même, mon centre d'intérêt

peu à peu se fixait. A chaque tour, mon oeil était attiré par une ourse étendue avec son petit. Cette oeuvre me fascinait. Je soulevai de mes deux mains "ma" sculpture et je découvris, gravée dans la pierre, la signature suivante: "P. Sivuak". J'étais renversée.

Bien sûr j'achetai "mes deux ours". J'en connus personnellement, un peu plus tard, l'auteur, mais des difficultés liées à la langue m'empêchèrent de communiquer avec lui comme je l'aurais souhaité. La seule chose que je puis mentionner à son sujet est que Paulossie Sivuak ressemblait à son oeuvre: il était silencieux et dégageait une grande force.

Après quatorze ans, mon oeil est toujours attiré par la position de mes ours, la façon du petit de se glisser sous sa mère, la manière dont l'adulte regarde au loin. On sent l'espace à travers cette sculpture. Une grande profondeur s'en dégage. Les dimensions de l'oeuvre dépassent celles de la pierre. Elles font vivre tout autour un grand pays solitaire qui nous rejoint immédiatement, et, au beau milieu, la vie, puissante et fragile, incarnée par une ourse et son petit. Chaque courbe est pleine. Les détails sont d'une grande simplicité. Rien n'est superflu. Tout est là.

De la beauté de cette oeuvre se dégagent, pour moi, deux

forces essentielles et complémentaires:

- A. une puissance assurée, une vie. On n'a qu'à regarder et tout y est;
- B. un dépouillement, une grande humilité, tout simplement.
Rien de plus.

Je ne saurais dire auquel de ces deux pôles j'accorde le plus d'importance. Ils constituent à eux deux la perfection de l'oeuvre. On fait le tour. Tout a été dit. Il ne reste plus qu'à se taire... et goûter la plénitude.

Cette expérience me révéla une façon toute nouvelle de mettre à profit une émotivité trop longtemps contenue. Elle me confirmait chez moi un grand désir de dépassement, une recherche de l'absolu. Avec le temps, toutefois, ne sachant trop que faire de cette aventure, ma mémoire l'enferma dans une banque de souvenirs précieux mais apparemment inutilisables.

Onze ans plus tard, m'étant inscrite à un atelier de création littéraire pour répondre à un vieux rêve qui m'habitait depuis toujours, je puisai à même les richesses accumulées lors de ces expériences privilégiées, et ces quelques rencontres avec la beauté agirent comme support à une démarche au cours de laquelle j'abordai la poésie pour la première fois dans ma vie.

J'eus d'abord à me confronter aux images, du moins celles qui m'habitaient. Et je dus pour cela accepter de me livrer à l'écrit. Sans compromis. Je commençai à démasquer les éléments qui s'imposaient comme parties intégrantes du monde onirique qui m'habitait. Restait à les apprivoiser, bêtes sauvages et destinées à me guider sur les sentiers peu rassurants de la création. J'appris peu à peu à les reconnaître, et je fis, de certains, mes alliés.

Judicieusement guidée, j'appris l'importance de l'unité poétique. Liés aux images, le rythme et les sonorités accordent au poème sa propre puissance et l'élèvent au rang d'œuvre d'art. J'abordai par la suite la prose et rencontrai là les mêmes exigences en ce qui concerne les images et la musicalité.

A cette étape seulement je me rappelai le maître-potier, le dépouillement exigé et les paroles du chant indou. Me revint en même temps l'expérience menée à Povungnituk, et j'en reconnus alors le prix. Dès lors je compris ce qui m'avait menée à l'écriture, et m'acharnai désormais à traiter les images qui m'habitaient avec davantage d'humilité, à mieux me laisser guider par elles, à travailler mes textes de façon à combler chacun d'eux de sa propre existence, de sa propre puissance livrée au seul pouvoir des mots.

Les études menées par Carl-G. Jung, Gaston Bachelard et Gilbert Durand m'ont appris par la suite à mieux scruter les images dans un texte, à discerner derrière elles une trajectoire onirique, un univers à explorer. Sans pour autant verser dans la psychanalyse, cette façon d'observer me permet d'apprécier tout autrement la littérature, d'y découvrir un intérêt nouveau. Je pus alors m'abandonner à la découverte de la face cachée d'une oeuvre, celle-là même qui la fait vivre au delà des mots, qui nous livre, de façon plus énigmatique, sa véritable raison d'exister.

Aujourd'hui, relisant mes propres textes, je me laisse entraîner par les images qui les habitent. S'y tissent des liens, s'y dessine un chemin que j'emprunte sans hésiter. Le paysage y est intérieur. Des éléments qui le composent, se détache le personnage d'une femme de quarante ans. Dans un dédale obscur et troublant elle s'enfonce, et je m'engage à sa poursuite, liée au destin qui la pousse au coeur de sa nuit en quête d'un réapprivoisement, à la recherche des seuls éléments pouvant contribuer à sa remise au monde.

Guidée par les écrits de Jung, de Bachelard et de Durand, me voici déjà en route pour le plus fascinant des voyages...

Dans un univers encore mal défini, erre une aveugle sans pays:

D'avoir erré longtemps
en de vastes pays perdus
pauvre aveugle égarée

(...) ²

La notion de pays rejoint ici la thématique québécoise de la dépossession, l'idée selon laquelle le Québécois, apatriide, se sent privé de sa propre identité. Si admirablement illustrée par Anne Hébert dans Le torrent,

J'étais un enfant dépossédé du monde.
Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie. Je touchais au monde par fragments, ceux-là seuls qui m'étaient immédiatement indispensables, et enlevés aussitôt leur utilité terminée (...). ³

la dépossession est marquée par la privation d'un juste sentiment d'appartenance. Dans l'oeuvre qui nous occupe, la femme est une errante et, manifestement, son égarement est intérieur. Cette femme n'a plus de cœur: pendu dans une cage,

² St-Arnaud, M., "Poètes", La pêcheuse de lumière. P. 3

³ Hébert, A., Le torrent. Ville LaSalle, Hurtubise, HMH, 1976,
p. 9

(...)

dans sa cage
mon coeur
pendu
oscille ⁴

ou perdu dans une rue sans nom,

Les pavés de mon cœur
résonnent
sous l'ondée des souvenirs

et dans cette rue sans nom
(...) ⁵

son absence fait place à un cri profond, lui-même privé de sa propre substance puisqu'il s'agit d'un cri muet:

Son long corps se replia sur lui-même,
se recroquevilla sur le plancher, hurlant d'un cri muet. ⁶

Voilà dépeint, en quelques traits, le portrait de la femme qui déambule d'un poème à l'autre, de récit en récit, à la recherche de son pays, de son cœur, en quête de la vue et de la parole recouvrées.

Conformément à ce qu'ont écrit Jean Chevalier et Alain Gheerbrant dans le Dictionnaire des symboles,

(...) l'aveugle est celui qui ignore les apparences trompeuses du monde, grâce à quoi il a le privilège de connaître sa réalité secrète, profonde, interdite au commun des mortels. (...) Peut-être la vision intérieure a-t-elle pour sanction ou pour condition le renoncement à la

⁴ St-Arnaud, M., "Pendule", op.cit. p. 14

⁵ Idem, "Les pavés...", op.cit. p. 11

⁶ Ibidem, "Régime carcéral", op.cit. p. 16

vue des choses extérieures et fugitives.
 (...) L'aveugle évoque l'image de celui
 qui voit autre chose, avec d'autres
 yeux, un autre monde (...).⁷

privée de l'usage de ses yeux, la femme se tourne vers une vision intérieure, espérant qu'en fermant les yeux de la raison sa propre cécité prendra fin, du moins celle qui l'empêche de trouver son véritable chemin:

(...)

et que ma raison sidérée
 ferme enfin les yeux⁸

Ainsi se risquera-t-elle peu à peu à s'aventurer sur des sentiers jusqu'alors inconnus: ceux-là mêmes qui sillonnent son monde intérieur. Mais, comme elle hésite, redoute ce qui lui semble étranger, son premier réflexe est de se rassurer: retracer ses origines, retrouver son enfance... La femme, à rebours, s'aventure sur le chemin de sa vie. Bientôt les images surgissent. Non point celles d'un passé heureux, mais des images tragiques, témoins d'une enfance dépossédée d'elle-même: une cage abritant une enfant effarouchée,

Devant un ancien édifice de pierres, une haute structure de bois perchée sur quatre longues pattes contenait, à plus de deux mètres, une cage (...), j'aperçus sa tête brune posée là dans l'ouverture. (...) J'agrippai de mon mieux l'oisillon effarouché (...).⁹

⁷ Chevalier, J. et Gheerbrant, A. Dictionnaire des symboles. Paris, Laffont/Jupiter, 1982, pp. 88-89

⁸ St-Arnaud, M., "Violoniste", op.cit. p. 4

⁹ Idem, "L'oiseau", op.cit. p. 21

une grille, celle qui a contenu l'enfance, l'a gardée en vase clos, à l'abri d'elle-même et de la vie,

J'avais toujours vécu derrière les barreaux de la peur¹⁰

une chambre-prison dans laquelle l'enfant a grandi, sous le joug satisfait d'un père-geôlier:

Une douleur insoutenable s'empara de l'adolescent (...). Sur les murs, des barreaux partout se dressèrent, la lune filtrait son passage à travers un grillage épais. A la porte, le geôlier bâilla, satisfait.¹¹

Sur la route qui la conduit à retrouver son enfance, la femme se voit sous la forme d'un oiseau blessé:

les ailes brisées, cet oiseau avait mes yeux, mon visage (...).¹²

L'idée est insupportable. Il faut sauver l'oiseau, celui qui gémit en silence au creux de sa poitrine. A tout prix le libérer, le soigner et lui permettre de prendre son envol:

Briser mes liens

déployer ma puissance
et de son envergure inonder le ciel

d'un mouvement embrasser la lumière
et baigner dans l'onde bleue de ma liberté¹³

Dès lors la femme s'acharne à se trouver un nid en vue

¹⁰ Idem, "La grille", op.cit. p. 39

¹¹ Idem, "Régime carcéral", op.cit. pp. 15-16

¹² Idem, "L'oiseau", op.cit. p. 21

¹³ Idem, "Envol", op.cit. p. 7

d'apaiser l'oiseau et de panser sa blessure. En quête d'un refuge, elle déambule à nouveau "sur les chemins obscurs de ma [sa] vie (...)"¹⁴. Errante dans la nuit, comme le raconte le texte intitulé "Blanc", fuyant les "teintes vives" de l'automne, la présence d'un nid blanc dans son désarroi soudain la rassure et l'appelle:

Au bord du lac, s'élevait, comme une main, une talle de cinq bouleaux. Cinq longs doigts blancs, se penchant sur ma nuit, dessinaient des traits rassurants. Cette paume, s'ouvrant, m'appelait, m'offrait sa large protection.¹⁵

Zone blanche dans la nuit où la femme se sent à l'abri, cette main offre sécurité et apaisement. Seulement, s'y réfugier, c'est accepter un faux-fuyant. C'est accepter de vivre à côté de la réalité. D'attendre, comme le roi blanc, que quelqu'un d'autre vienne prendre sa responsabilité:

(...) vêtu d'une cape de satin blanc, (...) en selle sur le plus beau cheval de bois, (...) occupé à replacer sa couronne et son manteau à large pan, ce monarque, visiblement, attendait qu'un tour de clef vînt actionner sa monture.¹⁶

Mais sur le grand carrousel de la vie, les chevaux ne tournent pas par magie. La femme doit elle-même affronter sa nuit dans l'espoir de trouver la véritable lumière... refuser le blanc qui constitue, finalement, une prison, une régression

¹⁴ Idem, "Blanc", op.cit. p. 17

¹⁵ Ibidem, p. 17

¹⁶ Idem, "Le roi", op.cit. p. 28

vers un piège trop connu:

S'exposer à de longues remontrances, se laisser piéger par les étreintes mielleuses de sa mère, et surtout sentir la logique froide et immuable de son père (...).¹⁷

Le blanc, c'est le royaume déchu de l'enfance, un monde surprotégé, qui ne donne que l'illusion de la réalité, qui à la fois protège et retient prisonnier:

L'enfance autour de moi avait tissé et solidement noué sa couronne et son lourd manteau blanc.¹⁸

La femme doit quitter le blanc et accepter sa réalité. Accepter sa nuit et sa condition d'aveugle. Apprendre, tout compte fait, à regarder avec d'autres yeux que ceux de la raison. Développer une vision intérieure.

Dans le texte intitulé "Le roi", correspondant à la disparition du roi blanc, apparaît soudain un "gros oeil rouge":

Quand la brume se dissipa, l'aube déjà montrait son gros oeil rouge. Le monarque avait disparu, laissant derrière lui, sur la place, le carrousel et sa lourde carcasse.¹⁹

Si, pour se tourner vers le blanc, la femme fuyait les couleurs vives d'octobre, ici l'oeil rouge apparaît comme un libérateur, l'espoir de voir renaître le matin:

¹⁷ Idem, "Régime carcéral", op.cit. p. 15

¹⁸ Idem, "Le roi", op.cit. p. 29

¹⁹ Ibidem, p. 29

Je pris la route du matin. Mes pas dansaient sur le chemin. ²⁰

Quitter le faux paradis du blanc, c'est donc paradoxalement faire un pas pour quitter la nuit. C'est accepter le monde réel et ses teintes de feu, celles-là mêmes qui jaillissent, chaque matin, au levant.

La femme se retrouve devant un défi: évitant les pièges d'un passé trop connu, recréer une enfance heureuse, non plus protégée et blanchie, mais sauvage et libératrice. Sur un chemin jusqu'alors inconnu elle part, en quête des éléments qui la rappelleraient à la vie. Elle se rapproche intimement de la nature. En pays montagneux elle s'aventure et bientôt son attention est retenue par une jolie maisonnette accrochée à la falaise, surplombant la mer:

(...) comme autant de nids accrochés à la montagne, quelques maisonnettes se fondent au paysage. L'une d'elles est en bois de cèdre (...). J'ai habité cette maison durant un été. (...) je vivais au rythme lent de la saison. ²¹

De ce chalet elle se fabrique un nid et s'y recroqueville durant un été, afin de permettre à l'oiseau de rassembler ses forces:

(...) j'avais commencé à retracer en moi des forces certaines. Et voilà que je cherchais à les rassembler: mes ailes

²⁰ Ibidem, p. 29

²¹ Idem, "Le nid", op.cit. p. 43

réclamaient de se déployer. ²²

L'oiseau veut prendre son envol. Habité par le mouvement de la mer, par sa densité, son rythme, il y puise toute la force dont il a besoin:

Son mouvement me rassurait. Je sentais l'intensité de la vague, et la force en moi s'éveillait. ²³

Image par excellence de la volonté humaine et d'une adversité nécessaire au dépassement, la mer est avant tout la représentation d'une "sorte de lutte en soi". ²⁴ C'est ce que Bachelard appelle "l'imagination dynamique", celle qui incite le rêveur à puiser à même les forces qui se dégagent de sa propre mer intérieure. La femme désormais recherche la confrontation avec les éléments lui permettant de récupérer son propre dynamisme. Dans un pays sauvage, à tâtons elle s'engage:

Aucun sentier. A peine une trace d'herbes foulées, un trait dessiné par mes pas, quand j'y venais (...). ²⁵

La route est à inventer. Comme l'enfance qui n'a jamais existé. Dessinant chaque fois de ses pas le chemin à emprunter, à travers les champs, au creux des vallons, l'enfant-oiseau court vers sa liberté. Au bord d'une rivière elle découvre "un

²² Ibidem, p. 44

²³ Ibidem, p. 44

²⁴ Bachelard, G. L'eau et les rêves. Paris, José Corti, 1989, p.225

²⁵ St-Arnaud, M. "Mon pays", op.cit. p. 53

éable à haut fût" ²⁶, niche dans cette "tour feuillue", et, bercée par "le frémissement des feuilles" et "les mouvements de l'eau", une fois de plus apprend les rudiments de son propre mouvement. C'est toute la nature sauvage en elle qui s'éveille, et lorsque surgit la loutre, c'est jusque sous sa peau que danse et joue cet animal d'eau:

(...) je la sentais remonter mes artères. Son pelage brun glissait entre mes os. Sa tête triangulaire, rompant mon silence lisse, m'entraînait en arabesques". ²⁷

La loutre est un animal libre, sauvage et qui rompt le silence. C'est un animal d'eau libre, d'eau qui parle et qui, selon Bachelard, contribue à redonner la parole:

Il faudra que l'être malheureux parle à la rivière. (...) Où est notre première souffrance? (...) Elle est née dans les heures où nous avons entassé en nous des choses tuées. Le ruisseau vous apprendra à parler quand même (...). ²⁸

Tous les sentiers qu'emprunte la femme mènent à la rivière; tous ses pas sauvages dans les "vallons tortueux, envahis de buissons (...)" ²⁹ y conduisent tour à tour. Or cette femme porte un cri muet, on s'en souvient. Peut-on supposer qu'elle cherche à s'en libérer, à recouvrer la parole si longtemps contenue?

²⁶ Idem, "Ma vie", op.cit. p. 56

²⁷ Ibidem, p. 57

²⁸ Bachelard, G., op.cit. pp. 261-262

²⁹ St-Arnaud, M. "Le cri", op.cit. p. 42

(...) son [la rivière] cri me saisit. Surgi des flots troublants, par delà les aulnes, écho d'un cri sauvage que je porte depuis longtemps, il s'empare de mon tourment, le livre sans retour à la puissance du torrent.³⁰

Cherchant à se reconstruire, la femme-enfant se rapproche de l'eau; l'oiseau veut s'y trouver un nid. Et voilà qu'elle apprend qu'il existe un pays, "un coin du paradis, enfoui sous les buissons et les herbes hautes, enlacé par un long bras d'eau."³¹ Ne serait-ce point un endroit idéal pour grandir en recouvrant ses forces? Un nid sauvage au milieu de cette eau qui réconforte: voilà le seul pays à trouver, la seule enfance à recréer. Courant à la rivière pour réapprendre à parler, jouant à ses côtés dans le sable chaud de l'été, l'enfant finit par se confondre avec cette eau qui vit:

Son chemin était le mien. Je partageais son insouciance, peut-être aussi sa destinée; et ma foi je finis par lui ressembler: j'empruntais, pour la suivre, son rire, son allure un peu sauvage et les méandres heureux de sa course à l'infini.³²

La femme devient rivière. C'est elle qui court, chante et porte la loutre dans ses artères. L'eau courante lui redonne vie. Rêveuse dynamique, au sens où l'entend Bachelard, elle recrée une enfance désireuse de voguer sur une eau salvatrice, une eau sauvage, vivante:

³⁰ Ibidem, p. 42

³¹ Idem, "Mon pays", op.cit. p. 53

³² Idem, "Ma vie", op.cit. p. 57

Les petites ramaient (...); bercées par le flot rassurant de leurs rêves, la magie les transportait.³³

Mais si l'eau remplit une fonction libératrice qui aide à reconstruire l'enfance, elle absorbe en revanche toutes les ombres et renferme, selon Bachelard, dans ses profondeurs, la substance même de la nuit. En cela elle constitue pour la femme un élément favorisant l'exploration de ses propres ténèbres, et contribue à une réelle remise au monde de son être adulte.

La femme dépossédée s'aventure donc "sur un lac profond et seul"³⁴. Habituée par la sensation troublante d'avoir un jour perdu son cœur, elle voit en cette eau, miroir de son propre tourment, la gardienne de son cœur retenu par le silence des profondeurs.

Je ne porte qu'un trou béant: mon cœur absent, enchaîné au silence ténébreux de l'onde, lié à jamais au secret de ce tourment sauvage et clos.³⁵

Elle veut libérer son cœur. Le tirer des griffes de la nuit. Affronter les profondeurs, comme la loutre qui "piquait vers le fond" pour en revenir "plus vive et plus libre"³⁶.

³³ Idem, "Les batelières", op.cit. p. 48

³⁴ Idem, "Le lac", op.cit. p. 49

³⁵ Ibidem, p. 49

³⁶ Idem, "Ma vie", op.cit. pp. 56-57

Aussi, une nuit, armée de harpons et de filets, entreprend-elle une descente au fond de l'océan. Cette démarche initiatique l'entraîne dans un véritable face-à-face avec la mort. A peine au fond de l'eau, la femme se heurte à un cadavre lumineux: une morte sans yeux, donc aveugle, et qui lui ressemble:

Mon pied soudain heurte une masse énorme: un cadavre de femme nue étrangement lumineux. Je longe le long corps et, d'effroi, m'arrête: cette tête sans yeux ressemble à la mienne (...).³⁷

Depuis toujours, nous dit Bachelard, l'eau profonde est liée à la mort. Bien avant la construction de navires, en effet, les humains ont confié leurs morts aux flots:

Le premier matelot est le premier homme vivant qui fut aussi courageux qu'un mort.³⁸

Pour cette femme, l'eau, si libératrice en surface, renferme dans ses profondeurs les éléments de sa propre mort. Comme le mentionne Bachelard, "L'eau, substance de vie, est aussi substance de mort (...)."³⁹

C'est contre cela que la femme est partie livrer combat. Se battre contre sa propre mort. Retrouver son cœur, donc sa vie et la libérer du silence. Soudain les cheveux de la morte s'enroulent autour d'elle, tels des poulpes; s'engage un combat

³⁷ Idem, "La pêcheuse de lumière", op.cit. p. 30

³⁸ Bachelard, G., op.cit. p.101

³⁹ Ibidem, p.99

et la femme se retrouve désarmée, à l'intérieur du cadavre:

Dans le long couloir du cou, s'engagent
mes pas, avalés par cette morte.⁴⁰

En pénétrant dans la morte, cette femme s'enfonce dans sa nuit. Sa nuit l'avale et la voici entraînée dans sa propre mort, jusque dans le ventre du cadavre: un ventre rempli de flammes qui, sous la forme de loups mâles et puissants, surgissent de partout. Douze loups de feu l'encerclent, tel un "anneau roux". La femme "cherche mon [son] chemin. Soudain ce brasier m'[l']atteint (...); le feu gagne mon [son] coeur et me l'[lui] arrache à coups de griffes."

Dans la douleur, apeurée, voulant quitter la morte, la femme entend son cœur qui l'appelle et ne voit pas d'autre issue que d'affronter le feu. Pourtant elle sait que cela ne se fera pas sans sacrifice: "A quoi faudra-t-il pour cela que je meure?"⁴¹ Selon Bachelard, l'eau offre "une tombe quotidienne à tout ce qui, chaque jour, meurt en nous".⁴² Mourir, n'est-ce point la seule condition pour renaître? Comme la femme s'est un jour transformée en rivière, ne devrait-elle pas encore se transformer en mourant avec la morte et en devenant elle-même loup de feu? La rencontre avec le feu est terrifiante, mais, pour reconquérir son cœur, cette femme ne devrait-elle pas,

⁴⁰ St-Arnaud, M. "La pêcheuse de lumière", op.cit. pp. 30-31

⁴¹ Ibidem, p. 31

⁴² Bachelard, G., op.cit. p.77

par tous les moyens, apprivoiser cet élément, en faire son allié? Bachelard parle ainsi de la domestication du feu:

L'aspect du feu épouvante la plupart des animaux, excepté ceux qui, par la vie domestique, s'y sont habitués...⁴³

Ne serait-ce point la façon d'anéantir son côté terrorisant, de le transformer, finalement? La femme le pressent. Elle sait qu'elle y arrivera:

Pourtant je sais que le feu, chez moi, finira par forger son alliée. Le temps viendra où je le puiserai par brassées (...).⁴⁴

Dans Métamorphoses de l'âme et ses symboles, C. G. Jung parle du geste de puiser comme d'un "acte symbolique (...) [qui] consiste à prendre au fond et à monter de la profondeur; ce qu'on est allé chercher dans la profondeur, c'est un contenu divin".⁴⁵ Ce geste évoque une transformation de l'être, une remise au monde. Ici, c'est le feu que la femme doit transfigurer, transformer en lumière et remonter à la surface pour sortir de sa nuit... celui qu'elle porte au creux de son ventre, car la morte est une image d'elle-même. On se souvient que la femme, en gagnant les profondeurs de l'océan, est venue combattre sa propre mort. Transformer le feu en lumière lui permettra de mettre fin à sa prison de terreur, de quitter sa peur, la morte et les ténèbres des profondeurs:

⁴³ Idem, La psychanalyse du feu. Paris, Gallimard, 1949, p.46

⁴⁴ St-Arnaud, M., "La pêcheuse de lumière", op.cit. p. 31

⁴⁵ Jung, C. G., Métamorphoses de l'âme et ses symboles. Genève, Librairie de l'Université, 1973, p. 390

(...) s'ouvrira le corps de la défunte, et, du fond de l'océan, je reviendrai les bras pleins. Le jour, alors, se lèvera, et je porterai sa lumière.⁴⁶

C'est ce qui permettra, tout compte fait, de quitter sa propre mort, de sortir de sa propre nuit. Mais pour l'instant les loups la menacent. Et ses pas "devant leurs crocs brûlants" foulent leur "chemin sauvage".

N'est-ce point vers une quête de l'état sauvage que cette femme se dirige? Qu'on se rappelle le pays où elle eut un jour à se construire un nid. Qu'on se souvienne des sentiers chaque fois à réinventer. De l'eau qui parle et qui redonne la vie. De la loutre qui courait sous la peau de cette femme devenue rivière. Tous ses chemins mènent à l'eau, on l'a dit. Mais dès que l'eau est profonde, c'est le feu qu'elle y découvre, enfoui dans une morte. Ses pas sont "avalés" par la morte mais la route doit se poursuivre. Surgissent les loups de feu et la femme sait qu'elle doit leur sacrifier une partie d'elle-même. Pour retrouver son cœur. Pour parvenir au terme de sa quête et, quittant la morte, quittant sa nuit, renaître à la lumière. Emerger des profondeurs en redevenant oiseau libre.

Mais la partie n'est pas encore gagnée. La femme se sent traquée: "Mais la meute déjà m'enserre...".⁴⁷ Elle ne sait

⁴⁶ St-Arnaud, M., "La pêcheuse de lumière", op.cit. p. 32

⁴⁷ Ibidem, p. 31

plus vers où se tourner. Voilà qu'un loup de feu s'approche, que sous les yeux de la femme il se dépouille de son aspect terrifiant. La peur s'évanouit, comme les crocs, les griffes; le loup soudain prend la forme d'un Indien...

L'Indien est maître du feu. Entre ses mains l'élément est apprivoisé:

Je le vois qui se penche dans un coin; cueille deux ou trois branches et quelques rondins, garnit le poêle et l'allume d'un geste franc. L'homme sort, une casserole entre les mains. J'entends l'eau gicler sur un fond métallique. Il revient, met l'eau à bouillir (...).⁴⁸

Si l'on se réfère à la pensée de Bachelard exprimée précédemment, la domestication du feu anéantit la peur qu'on peut en avoir. L'Indien est de feu. Le silence qui l'entoure est "brûlant; infusent l'herbe séchée et le désir sauvage."⁴⁹ Ses doigts le sont également.

Il (...) parcourt de ses doigts brûlants vallons de chair et coteaux frémis-sants.⁵⁰

Si l'Indien est prince du feu, il est également maître des eaux. "De beaux lits de ruisseaux sillonnent sa peau de nuit."⁵¹ Homme des eaux libres comme des eaux profondes,

⁴⁸ Idem, "L'Indien", op.cit. p. 53

⁴⁹ Ibidem, p. 52

⁵⁰ Ibidem, p. 52

⁵¹ Ibidem, p.

Je contemple son visage. Deux lacs profonds m'attirent, réserves d'eau noire où mon regard se noie (...).⁵²

il entraîne la femme, sans peur, dans les profondeurs noires de ses yeux. Comme la loutre l'entraînant "en arabesques"⁵³ vers le fond afin qu'elle revienne "plus vive et plus libre", l'Indien aussi est une bête sauvage. "Il escalade, le dos félin",⁵⁴ épousant les contours des collines au "dos arrondi", qui ressemblent à "de grands chats s'étirant dans la campagne".

L'Indien, c'est l'homme-pays, l'homme sauvage fondu au paysage:

Une veste tissée de sable et de brume le confondait avec le paysage; et, découvant le cuir de son visage, telle une fourrure, sa sombre chevelure rappelait la forêt qui bordait le pays.⁵⁵

La femme s'approche et l'homme-pays, l'espace d'un instant, la rend à son état sauvage. Brûlant de désir, se noyant dans les yeux sombres de l'Indien, la femme devient pays d'eau et de feu.

Si l'homme libre joue un rôle important sous la peau de l'Indien, la femme le reconnaît sous d'autres visages. Alors

⁵² Ibidem, p. 52

⁵³ Idem, "Ma vie", op.cit. p. 57

⁵⁴ Idem, "L'Indien", op.cit. p. 51

⁵⁵ Ibidem, p. 51

qu'entre ses mains elle est devenue pays, elle cherche à renaître sous d'autres aspects. Déambulant sur la route de sa vie, elle s'arrête un jour dans la boutique d'un luthier, fascinée par le travail de cet artiste. Comme l'Indien, cet homme est magicien. Alors que l'homme-félin ravivait en elle son côté sauvage, celui-ci dans son atelier fait apparaître la beauté. Il "sillonne" d'un œil amoureux la "courbe blonde" de l'instrument. Sous la caresse de ses "mains nues" surgit une "volute", et son geste d'amant tisse les plus beaux fils d'argent. La femme s'approche et, sous les doigts de l'homme, en rêve se glisse, tel un violon. Et c'est son corps à elle que soudain ce magicien façonne de ses mains. En reprenant vie sous le pouvoir du luthier, la femme-violon, dans son ventre rond, capture l'âme de l'artiste:

(...)

c'est ton âme
luthier
qu'à chaque fois
tu glisses
dans son ventre rond

et moi je me ferais violon⁵⁶

La femme veut chanter: n'est-ce point une autre façon de recouvrer la voix?

Devenue violon, saura-t-elle maintenant apprivoiser cet instrument? Saura-t-elle apprendre "à jouer de ma [sa] vie: à dompter ces cordes trépidantes qui me couraient [lui courrent]

⁵⁶ Idem, "Violon", op.cit. p. 12

sous la peau"? ⁵⁷ Une fois de plus elle emprunte le chemin de l'eau, jusqu'à une "ancienne maison de pierres . Unique. Comme celle qui l'habitait." ⁵⁸ C'est ici que s'arrêtent ses pas en quête d'un guide, "comme le ruisseau, au bout de sa course, atteignant la rivière, comme le fleuve parvenu à la mer au terme d'un long voyage." ⁵⁹ L'horizon s'élargit. C'est la maison de la grand-mère; une grand-mère à la "voix chaude" et qui, comme l'Indien, est apparentée au feu:

Grand-mère déposait mon bouquet sur le rebord de la fenêtre et l'ensoleillait de l'éclat de ses yeux. ⁶⁰

C'est une grand-mère-soleil, un soleil caressant qui fait naître l'amour et contribue à faire chanter la femme-violon:

(...) et sa voix chaude, comme un archet, caressait, tout près du cœur, les fils d'amour qui s'y tendaient (...). ⁶¹

L'aïeule joue du violon. Et la femme en l'écoutant vogue en rêve sur l'océan. On connaît sur elle l'effet bénéfique de la mer: l'oiseau un jour, à ses côtés, avait établi son nid. Pour retrouver ses forces. Pour réapprendre à voler. Sous l'envoûtement de l'archet, la femme redevient oiseau. Elle redevient violon, sous l'oeil attentif de la vieille qui lui

⁵⁷ Idem, "Ma vie", op.cit. p. 61

⁵⁸ Ibidem, p. 58

⁵⁹ Ibidem, p. 58

⁶⁰ Ibidem, p. 59

⁶¹ Ibidem, p. 61

prête son instrument. Et la grand-mère à ses côtés la guide. Elle lui apprend à chanter, à retrouver sa propre voix:

Grand-mère me guidait et j'apprivoisais
l'instrument. (...) J'apprenais à jouer
de ma vie (...).⁶²

Apprendre à jouer de sa vie, c'est apprendre à dépasser les limites que trop souvent l'on s'impose soi-même; à franchir des obstacles que l'on a construit sur son propre chemin. Ainsi, pour reprendre plus complètement possession d'elle-même, la femme se dirige-t-elle vers un ancien couvent. Devant la façade, une grille, celle qui l'a jusque-là tenue à l'écart du savoir auquel elle n'a jamais eu accès. Mais cette fois c'est une grille intérieure qu'elle voit, dressée devant elle. A plusieurs reprises la femme franchit ce grillage, repoussant les limites qui jusque-là l'empêchaient "d'outrepasser sa condition". Elle s'aventure dans la bibliothèque du couvent:

A perte de vue, des rayons alignés, véritables vitrines de joailliers, étaisaient leurs richesses: scintillaient, de part et d'autre, atlas, encyclopédies et documents anciens; les romans, un peu plus loin, étincelaient.⁶³

Au milieu de tant de joyaux, se tient une vieille, "souveraine" de ce royaume insoupçonné. L'aïeule à ses yeux présente un aspect familier:

(...) en quel rêve étrange l'avait-elle rencontrée?⁶⁴

⁶² Ibidem, p. 61

⁶³ Idem, "La grille", op.cit. p. 34

⁶⁴ Ibidem, p. 35

Cette vieille n'est-elle point, encore, une porteuse de soleil? "De petits yeux brillants éclairaient sa peau usée." ⁶⁵ La vieille ici, comme la grand-mère qui un jour lui a appris à jouer du violon, la guide dans ses lectures et bientôt dans ses écrits. Et la femme à ses côtés découvre une fois de plus un langage qui lui appartient. Comme le violon qui jadis se fit l'écho de sa propre voix, l'écriture, exprimant "les plus sauvages tourments", se fait l'écho de sa vie:

(...) mon insatiable aventure se nourrit
de la substance même de ma vie. ⁶⁶

L'écriture, la sienne propre et celle des poètes, dessine "au cœur de sa nuit un chemin de lumière." ⁶⁷ Est-ce à dire que l'aveugle commence à recouvrer la vue? Le poème intitulé "Poètes" l'exprime clairement:

D'avoir erré longtemps
en de vastes pays perdus
pauvre aveugle égarée

mon insatiable regard
n'en finit plus de s'enivrer
à vos troublantes fontaines

(....)

et mes pas
derrière les vôtres
trouvent leur inéluctable écho ⁶⁸

L'écriture semble donc, pour la femme, une voie tout indi-

⁶⁵ Ibidem, p.34

⁶⁶ Ibidem, pp. 38-39

⁶⁷ Ibidem, p. 35

⁶⁸ Idem, "Poètes", op.cit. p. 3

quée, un chemin à emprunter pour retrouver sa vision propre, sa parole, pour reprendre possession d'elle-même, si on se réfère au thème de la dépossession. Après avoir "(...) erré longtemps / en de vastes pays perdus / (...)", après avoir cherché "en quel pays ami" ⁶⁹ retrouver le "jardin sauvage" abandonné un jour au coeur de l'enfance, la femme prend sa plume et au fil des mots voit surgir une route:

Chemin de mots défilant sous mes doigts,
et qui me guide au cœur de moi. Voilà
mon pays. ⁷⁰

Un chemin de mots qui la guide au cœur de son être reposé, dans un pays où la vue et la parole sont recouvrées. Un chemin qui fait sortir de la cécité, quitter la nuit... qui mène hors de la morte puisqu'il conduit vers la lumière.

Pays sauvage que chaque fois il lui faudra reconquérir... comme la rivière, l'île et le vent dans les feuillages. Comme le sentier d'herbes foulées "que le vent s'empressait d'effacer dans la journée". ⁷¹

Chemin de mots, demain et chaque jour, qu'il lui "faudra réinventer, puisque le temps, ce grand enfant, balaiera tout

⁶⁹ Idem, "Mon pays", op.cit. p. 53

⁷⁰ Ibidem, p. 53

⁷¹ Ibidem, p. 53

dans la journée." ⁷²

Et c'est alors, chaque fois, que cette femme émergera un peu plus de la nuit, que, quittant la morte, elle renaîtra à la vie, qu'elle refera surface et que l'oiseau en elle prendra son envol, porteur de lumière.

⁷² Ibidem, p.54

CONCLUSION

Au terme de cette longue aventure, quoi de plus à ajouter? Le destin de cette femme est semblable à celui de tout humain qui cherche à s'affranchir des barrières qu'il a appris à édifier de ses mains... des limites souvent trop familières, auxquelles malheureusement on finit tous par s'habituer.

Me voici, également, au terme d'un voyage au long duquel j'ai appris à reconnaître le monde qui m'habite... à le scruter afin d'en sonder la matière et la profondeur.

Ayant acquis, en participant aux ateliers, quelques techniques d'écriture, ayant navigué sur les eaux de la poésie comme sur celles de la prose, j'ai eu la chance, étant guidée, d'effectuer au cours de mon apprentissage des choix éclairés. Si la poésie fut un déclencheur d'images en même temps qu'elle m'enseigna la musique des mots, la prose demeure ma principale alliée... celle qui me permet de raconter... de me raconter... de m'aventurer avec plus d'audace sur le chemin qui mène vers

moi. Mon voyage, du reste, ne fait que commencer. Sur la mer sans fin de l'écrit je reprends à l'instant la route... sans autre projet que celui d'avancer, de courir avec le vent, rouler avec la vague et, le temps venu, entraînée par quelque remous, sombrer dans l'inconnu, me perdre une fois de plus dans le dédale ténébreux des cryptes abyssales. Mourir... et renaître. Remonter à nouveau les bras chargés de lumière et repartir aussitôt. Telle une pêcheuse...

BIBLIOGRAPHIE

- Bachelard, G. L'eau et les rêves. Paris, José Corti, 1989, 265 p.
- L'air et les songes. Paris, José Corti, 1950, 306 p.
- La psychanalyse du feu. Paris, Gallimard, 1949, 184 p.
- La poétique de l'espace. Paris, Presses universitaires de France, 1970, 214 p.
- La poétique de la rêverie. Paris, Presses universitaires de France, 1965, 183 p.
- Chevalier, J. et Gheerbrant, A. Dictionnaire des symboles. Paris, Laffont/Jupiter, 1982, 1060 p.
- Durand, G. Les structures anthropologiques de l'imagination. Paris, Bordas, 1973, 550 p.
- Hébert, A. Le torrent. Ville LaSalle, Hurtubise HMH, 1976, 173 p.
- Jung, C. G. Métamorphoses de l'âme et ses symboles. Genève, Librairie de l'Université, 1973, 770 p.
Ma vie. Paris, Gallimard, 1973, 532 p.
- L'âme et la vie. Paris, Buchet/Chastel, 1963, 533 p.
- L'homme et ses symboles. Paris, Laffont, 1964, 320 p.
- Leach, B. Le livre du potier. Paris, Dessain et Tolra, 1974, 297 p.